



Un ethnologue dans la Silicon Valley? Que peut-il bien aller étudier dans cette région où l'on peut calculer le nombre de millionnaires mètre carré? Marc Abélès s'intéresse ici à la philanthropie et plus précisément à une nouvelle façon de donner qui est propre aux nouveaux riches de cette florissante économie californienne.

L'auteur tente d'abord de donner le pouls de cette nouvelle génération de millionnaires, notamment en dressant un esquisse de la façon dont s'est développée la région pour devenir le centre mondial du développement des nouvelles technologies, surtout au niveau de l'informatique et de la netéconomie. De Hewlett-Packard en passant par Apple et Cisco, la Silicon Valley est une région qui s'est développé autour d'un idéal technologique, mais les dynamiques ont

toutefois fluctué à travers les années : qu'on pense aux hippies New Age de chez Atari et Apple, où le modèle d'entrepreneuriat était surtout axé sur le développement alors qu'aujourd'hui, les opérations tournent autour du capital-risque dans le but générer des profits avant tout. Abélès se donne une certaine liberté dans sa présentation des faits où s'enchaînent certaines anecdotes qui viennent colorer une présentation historique très bien faite. Celle-ci démontre bien comment a évolué l'idéal entrepreneurial dans la vallée avec les années pour arriver à cette génération de jeunes ingénieurs-entrepreneurs, à l'image même du rêve américain.

Il poursuit son volet historique en présentant les premiers rejets philanthropiques américains des années 1830 à travers certains portraits d'entrepreneurs et d'entreprises. Cela permet de cerner les enjeux autour desquels tournait la première génération de charité entrepreneuriale : on pense tout de suite aux avantages fiscaux offerts par l'État, mais la question ne saurait s'y limiter. La philanthropie, pour les différents fondateurs, se veut une façon d'aider au développement social par des dons monétaires : les riches seraient donc le moteur mettant en branle l'avancement sociétal, conformément aux idéaux du capitaliste néolibéral. C'est un peu à ce niveau que l'ethnologue français se retrouve devant un modèle relativement différent du sien, où en France (et au Québec), c'est l'État qui veille au financement et à la mise en place des services sociaux. Aux États-Unis, la plupart des fonds proviennent de l'entreprise privée et c'est en ce sens que le philanthrope se voit en partie

«bâtitteur» de la société. Cette vision du don saurait être comparée à la charité religieuse, surtout dans nos sociétés, où donner est avant tout une obligation : nous devons donner une partie de notre salaire qui sera réinvesti dans la société. Le travail ethnographique se situe surtout au niveau de la nouvelle philanthropie siliconienne, laquelle est relativement récente (du moins, lors de la parution de l'ouvrage). D'abord vue comme une région où les jeunes millionnaires donnent peu et ne s'intéressent pas tant au développement social, ces derniers se tailleront éventuellement une place au début des années 2000 dans le chaînon philanthropique. Abélès, notamment à travers différentes entrevues, présentera les principes qui régissent cette nouvelle façon de donner : c'est une génération de jeunes entrepreneurs qui se veut plus impliquée dans les activités financées, contrairement à l'ancien modèle du don, soit celui qui se limitait pratiquement à la signature de chèques. Les nouveaux donateurs s'intéressent de près aux retombées qui sont en lien avec le montant donné et participent intrinsèquement au processus philanthropique. Plus encore, ils veulent faire profiter le «social» de leurs aptitudes en entrepreneuriat et cela se traduit par un déplacement des notions de l'entreprise à celle de la philanthropie. Autrement dit, on veut «investir» dans la société et en calculer les retours sur leurs investissements : cela n'est pas sans problèmes puisqu'il est difficile de quantifier certains secteurs profitant des dons, où les effets sont plus qualitatifs que quantitatifs (ou difficilement quantifiables). C'est ainsi que l'auteur parle d'un certain social-capitalisme, où la venture philanthropy (philanthropie à risque,

en lien avec le capital-risque) devient l'élément clé définissant la charité de ces nouveaux millionnaires.

La question est relativement épineuse et l'auteur s'en tire bien alors qu'il présente les faits avec un certain détachement, nous faisant voir les deux côtés de la médaille. Le don est un concept complexe et c'est autour de ce dernier que l'ouvrage tend son questionnement anthropologique. En reconsidérant son rôle d'ethnologue, soit d'être celui qui questionne et ne donne rien (directement) en retour, ce dernier propose une phrase qui me semble tout à fait représentative de cette complexité :

«On me fait brutalement comprendre que le don est inséparable d'une relation de pouvoir, porteur d'une incroyable violence sous ses dehors débonnaires.» (p.236)

Cette proposition s'appliquerait aussi bien à la relation donateurs-receveurs, où il s'avère tout à fait légitime de se demander quel est l'intérêt de donner chez ces jeunes millionnaires? À peu près tous semblent converger vers l'idée d'améliorer la société, de participer à l'élaboration de changements sociaux, mais comme Marcel Mauss l'a démontré dans son Essai sur le don, le don est un système complexe où un jeu d'intérêts ne saurait être écarté des manifestations qui se veulent à la base caritatives. Il y a l'avantage fiscal, l'image projetée, mais aussi un certain besoin de communauté que viendrait combler la participation (et l'élaboration) bienfaisante. C'est le fait de rendre à la communauté une partie de ses

bénéfices puisqu'elle en est en partie responsable et ces nouveaux entrepreneurs utilisent les moyens qu'ils connaissaient pour le faire. Rendre à la communauté, créer des institutions de bienfaisance qui «rapportent» : ne sommes-nous pas en train de passer du côté de l'échange et non plus du don? La question était jadis pointue à l'époque de Mauss et elle l'est toujours. Marché et social sont pour certains, deux mondes que l'on ne saurait rapprocher alors que pour d'autres, et c'est le cas de la population étudiée par l'auteur, ceux-ci sont indissociables dans la société capitaliste. Le livre a maintenant dix ans, mais n'en est pas pour autant désuet : les questions qui y sont présentées sont toujours d'actualité. Qu'on pense à la campagne présidentielle présentement en cours en France ou à la question des frais universitaires au Québec, on fait face à un choix de société qui de plus en plus converge, pour le meilleur et pour le pire, vers le modèle d'entreprenariat américaine.

Bref, Abélès dresse non seulement un portrait représentatif de ce qu'est l'institution philanthropique, mais démontre les rapports complexes qui sont inhérents à ce type pratiques que l'ethnologie tente désormais de mettre à jour. C'est un tournant qu'a pris la discipline, notamment en s'intéressant aux grandes institutions de ce monde et Marc Abélès en est selon moi, un des meilleurs représentant à travers ses différents ouvrages. Celui-ci ne fait pas exception et s'avère à être une lecture riche pour qui s'intéresse à la «nouvelle ethnologie», autant qu'aux intéressés à la philanthropie, dans une optique plus sociale que pratique.

Yann Pineault - Mai 2012